

Peter Pan intègre "La Pléiade" : la vraie histoire du héros culte des enfants

Peter Pan en "Pléiade", avec la Fée Clochette en couverture, sur papier bible, relié en pleine peau dorée à l'or fin, couleur havane du XXe siècle, comme Proust ou Kessel, dans une édition de plus de mille pages. Beaucoup vont en tomber de leur chaise et M. Darling en avaler son nœud de cravate.

Certains des admirateurs du classique de Walt Disney - déjà présent en "Pléiade" avec les Contes d'Andersen qui contiennent *La reine des neiges* et *La petite sirène* - ignorent peut-être même que l'enfant qui ne grandira jamais, chef des garçons perdus au Pays Imaginaire - le Neverland dans sa version originale -, adversaire irréductible du Capitaine Crochet, a d'abord été une pièce de théâtre, puis un roman qui mérite de faire partie des classiques.

. Le grand écrivain J.M. Barrie (1860-1937) était petit.

Mais qui était son auteur et comment inventa-t-il, pas à pas, mot à mot et sur de longues années, Peter Pan ? Réponse dans ce volume passionnant comme une enquête policière réunissant des pièces à conviction. James Matthew Barrie (1860-1937), le créateur d'un des plus grands héros des enfants, est un petit bonhomme, lui aussi. Au sens littéral : 1 m 55.

Ce journaliste et écrivain écossais a vu sa croissance stoppée, avant de devenir célèbre à Londres comme dramaturge. Un homme traumatisé par son enfance : son grand frère est mort alors qu'il avait lui-même six ans, et sa mère ne s'en est jamais remise. Elle restera à jamais mélancolique, comme le petit James. Et le futur Peter Pan.

J.M. Barrie lui-même n'a jamais eu d'enfant. Il se marie, mais sa femme finit par demander le divorce pour "mariage non consommé". On ignore s'il s'agit d'une mésentente conjugale profonde, liée à une possible impuissance sexuelle, ou d'une tactique parfois employée à l'époque pour obtenir la séparation dans la très stricte Angleterre victorienne. J.M. Barrie et son épouse s'entendent en tout cas extrêmement mal.

L'écrivain tombe amoureux d'une autre femme, déjà mariée, lors d'une fête de la Saint-Sylvestre le 31 décembre 1897, et va surtout se rapprocher de ses enfants, avec qui il jouera des années, et leur racontera des histoires à l'origine du conte. Un monde imaginaire pour effacer un autre trauma : les cinq petits garçons de Sylvia et Arthur Llewelyn Davies vont perdre successivement leurs deux parents les années suivantes, des suites de cancers.

. Même la psychanalyse s'intéresse à ce petit garçon qui n'a pas pu ou pas voulu grandir

Plusieurs psychanalystes, dont Kathleen Kelley-Lainé dans *Peter Pan ou l'enfant triste* en 1992, n'ont cessé de revenir aux origines de ce petit garçon qui a perdu son ombre et n'a pas pu ou voulu grandir, chef de ces enfants perdus traumatisés définis par Barrie comme "gais, innocents et sans cœur" à la dernière phrase de son récit.

Philippe Forest, l'écrivain qui a conçu cette "Pléiade", et donné une nouvelle traduction du roman, publie lui-même en même temps un récit déchirant sous ce titre, *Gais, innocents et sans cœur*, où il entremêle sa passion pour l'enfant qui volait au-dessus des jardins de Kensington à Londres jusqu'au Pays imaginaire des pirates et des Peaux-Rouges, et son lien avec la mort précoce de sa petite fille Pauline.

"Mourir sera une formidable aventure !" lance bien le petit héros lui-même dans le livre, quand le Capitaine Crochet parvient à le blesser et qu'incapable de s'envoler, il est persuadé d'une noyade certaine. Crochet, dont le prénom, James, renvoie à celui de l'écrivain... Au théâtre, J.M. Barrie adorait endosser le costume du vieux pirate à la main amputée, dévorée par le crocodile Tic-Tac.

Walt Disney a tellement affadi Peter Pan qu'il est stupéfiant de découvrir ce roman originel, noir, comique et triste à la fois, d'une intensité phénoménale : la légèreté, l'égoïsme absolu mais aussi la grande solitude de Peter, la déception de Wendy qui voulait en faire un homme, l'impossibilité d'aimer et d'être aimé, qui fut au cœur de la vie et de l'œuvre de Barrie.

Ce dernier fait naître Peter Pan d'abord comme un personnage secondaire, un bébé humain vivant parmi des personnages surnaturels dans " Le petit oiseau blanc ", publié dans cette Pléiade.

Mais cette incroyable édition s'ouvre d'abord par *Les petits naufragés*, un cahier de photos prises en 1901 par l'auteur lui-même des enfants Davies en pleins jeux de pirates, dont le troisième se prénomme... Peter. Barrie invente cette histoire oralement au fil du temps.

.../...

.../...

En 1904, il met le point final à sa pièce de théâtre, *Peter Pan ou le petit garçon qui ne voulait pas grandir*. Le soir de la première, le dramaturge est mort de peur. Une scène prévoit d'apostropher le public -uniquement composé d'adultes- pour lui demander de crier s'il croit aux fées. Succès public et critique immédiat.

Le premier " personnage " à entrer en scène est déjà la chienne Nana, nurse des enfants de Mrs Darling, inspirée par Sylvia Davies, l'amour impossible de J.M. Barrie. La dédicace de la pièce éditée s'adresse "Aux Cinq", les cinq garçons de Sylvia : "Cette pièce, Peter Pan, vous doit encore beaucoup, mais nul à part nous ne pouvons le percevoir", écrit l'auteur.

Le destin des cinq enfants Davies ayant inspiré le conte se révèle aussi tragique que celui de leurs parents : l'un meurt lors de la Première Guerre mondiale, un autre noyé, sans doute d'un suicide, tandis que troisième se jettera sous une rame de métro, plusieurs années après la mort de Barrie.

Cette édition comprend aussi le roman, dans son vrai titre, *Peter et Wendy*, ainsi que d'autres textes comme *Le capitaine Crochet à Eton*, une conférence humoristique dans laquelle l'auteur imagine sur le tard la jeunesse du manchot dans la grande université britannique. Certains fans absolus savent que Peter Pan peut occuper toute une vie. Avec ces milles pages de "Pléiade", vous n'en douterez plus.

par Yves Jaeglé
(Le Parisien - . jeudi 9 avril 2026)

<https://www.leparisien.fr>

La vraie et sombre histoire de Peter Pan

Loin de la version bourgeoise et édulcorée de Walt Disney, l'histoire de Peter Pan, l'enfant éternel, est bien plus sombre. Ce conte, imaginé au début du XXe siècle par l'Écossais James Matthew Barrie, puise son origine dans l'histoire – et les drames – personnelle de l'écrivain.

Comme beaucoup d'autres enfants, c'est grâce à Walt Disney que Régis Loisel découvre le personnage de Peter Pan, au début des années 1960. Sur la première chaîne de l'ORTF, il regarde l'émission *L'Ami public numéro 1* de Pierre Tchernia, qui diffuse des extraits du dessin animé sorti au cinéma en 1953. À l'époque, le petit Deux-Sévrien est fasciné par ce garçon aussi gai qu'énigmatique, et par son don de voler. Quelques années plus tard, Régis Loisel est devenu papa et dessinateur de BD.

Un après-midi, il emmène son fils d'une dizaine d'années voir, à son tour, Peter Pan au cinéma. "C'est là que tous mes questionnements d'enfant sont remontés, raconte-t-il aujourd'hui. Ce garçon, il vient d'où ? Comment est-il arrivé au Pays imaginaire ? Comment est-il devenu Peter Pan ?" Et pourquoi le crocodile mangeur de réveil, la main en moins du capitaine Crochet, les garçons perdus ? Loisel, qui termine le premier cycle de sa saga "La Quête de l'oiseau du temps" (Dargaud) réfléchit à de futurs projets : et s'il inventait une genèse à cette histoire ? C'est la naissance de la BD *Peter Pan*, à laquelle Loisel consacra 14 ans et 6 tomes.

Dans cette très libre adaptation de la pièce de théâtre (puis roman) de J.M. Barrie, le dessinateur imagine un Peter Pan né d'une mère alcoolique et prostituée dans le quartier londonien de Whitechapel, au cœur duquel sévit le célèbre Jack l'Éventreur. Peter, écœuré par les adultes qui l'entourent, fuit pour rejoindre le Pays imaginaire, guidé par la fée Clochette. Une adaptation très sombre, à mille lieues de la version bourgeoise et colorée de Walt Disney... mais pas si éloignée du récit originel de l'Écossais James Matthew Barrie.

. *Une haine viscérale des adultes*

Dans la vraie version de *Peter Pan*, publiée sous la forme d'une pièce de théâtre en 1904 puis d'un roman en 1911, le garçon volant tient davantage de l'antihéros : aussi narcissique que négligent lorsqu'il s'agit du sort des autres, Peter Pan est avant tout un chef de guerre sanguinaire. Si Walt Disney a donné un trait humoristique à ses batailles avec les pirates, le

.../...

.../...

conte original est bien plus sombre et chargé d'hémoglobine. Car le capitaine Crochet, ennemi juré de Peter Pan, est avant toute chose un adulte – toujours poursuivi par le crocodile qui, après avoir avalé un réveil, est accompagné par le tic-tac du temps qui passe. Et Peter Pan nourrit une haine viscérale pour les adultes. Barrie écrit qu'une respiration au Pays imaginaire équivaut à la mort d'un adulte dans le monde réel : aussi Peter Pan s'amuse-t-il à respirer très vite pour en tuer un maximum.

Au Pays imaginaire, Peter est le chef des Garçons perdus. Selon le conte, ceux-ci sont des enfants tombés de leur poussette et ramenés par Peter au Pays imaginaire. Plus tard, cela sera interprété comme les âmes des enfants morts, que Peter Pan guide jusque dans l'au-delà, tel Anubis dans la mythologie égyptienne. Autant d'anecdotes sombres dont on trouve l'origine dans l'enfance tragique de l'auteur, James Matthew Barrie, personnage aussi singulier et mystérieux que son héros volant.

. *Drame familial*

Neuvième d'une famille de dix enfants dont le père est ouvrier tisserand, Barrie connaît à l'âge de 6 ans la tragédie qui le suivra toute sa vie. Son frère aîné David meurt à quelques jours de son quatorzième anniversaire lors d'un accident de patins à glace. Margaret, la mère de J.M. Barrie, ne se remettra jamais de la mort de son fils préféré. Dans *Margaret Ogilvy*, livre consacré à sa mère, Barrie relate un épisode d'une violence inouïe : "La chambre de ma mère était plongée dans l'obscurité. [...] J'imagine que je respirais fort, ou peut-être pleurais-je car après un moment j'entendis une voix indifférente dire "Est-ce toi ?". Je crois que le ton m'avait déplu, car je ne répondis pas, et la voix dit avec plus d'insistance "Est-ce toi ?". Je pense que c'était à l'enfant mort qu'elle parlait, aussi je répondis "Non, ce n'est pas lui. Ce n'est que moi". J'entendis ensuite un sanglot, et ma mère se tourna dans son lit."

Barrie grandit dans l'ombre de son frère mort, à qui il voue une dévotion malade, allant jusqu'à porter ses vêtements devant sa mère pour capter son attention, comptant même le nombre de rires de sa mère. Cette relation complexe à la figure maternelle se retrouve dans le conte de Peter Pan, qui rejette l'amour maternel autant qu'il le recherche auprès de la jeune Wendy. Que cela soit conscient ou pas, tout son univers narratif est peuplé de cet idéal de l'enfant mort la veille de son quatorzième anniversaire, épargné par la dégradation de l'âge adulte. Conséquence physique de ce trauma, James Matthew Barrie arrêtera même physiquement de grandir à l'âge où s'est éteint son frère David, restant un petit bonhomme d'1,50 m toute sa vie.

. *Syndrome de Peter Pan*

"Cette condition d'enfant éternel a largement influencé la construction de son imaginaire, qui était peuplé de pirates, de fées, de rêves hérités des lectures de sa mère, une femme très cultivée ", explique François Rivière, biographe français de J.M. Barrie. Dans la haute société de l'Angleterre edwardienne, dans laquelle ce fils de tisserand parvient à se hisser grâce à ses talents de dramaturge, Barrie assume complètement son personnage de grand enfant, petit de taille avec une énorme tête. Il reste néanmoins fier de ses racines écossaises, comme le reflètent certains aspects de son œuvre : "*Peter Pan* est empreint de lutte des classes, note François Rivière. Le capitaine Crochet, par exemple, est dépeint comme un ancien du grand collège d'Eton, que Barrie détestait."

L'histoire de Peter Pan naît d'une rencontre entre James Matthew Barrie et les enfants Llewelyn Davies, que le dramaturge rencontre par hasard dans les jardins londoniens de Kensington en promenant son chien terre-neuve (que l'on retrouvera dans la pièce sous le personnage de Nana). "Barrie est tombé amoureux de manière platonique de la mère des garçons, Sylvia Llewelyn Davies (fille de l'écrivain George du Maurier et tante de la romancière Daphne du Maurier) et s'est mis à jouer avec ses garçons comme un enfant", relate François Rivière. Sylvia et son mari Arthur ont eu cinq garçons, avant que le sort ne s'acharne sur eux comme dans un conte de Grimm : les deux parents meurent à très peu de temps d'intervalle, comme frappés d'une malédiction.

. *Joyeux, innocents et sans cœur*

Fraîchement divorcé d'un mariage qui n'a jamais été consommé (la rumeur raconte que le dramaturge était asexuel), Barrie adopte à 40 ans les cinq garçons, qu'il considère comme ses neveux. Mais là encore, le sort s'acharne. L'aîné, George, meurt en 1915 dans les tranchées,

.../...

.../...

à 21 ans. Michael, avec qui Barrie avait une relation privilégiée, se noie dans des circonstances troubles la veille de ses 21 ans. "Barrie ne s'en est jamais remis, explique son biographe. Cette succession de deuils d'enfants lui a donné une propension au drame, une fibre tragique, mais aussi une énergie vitale étonnante, un don d'écrivain et de dramaturge aussi remarquable qu'il était psychologiquement sinistré."

Dans *Peter Pan*, le principal deuil est celui du temps qui passe. Quatre ans après la première représentation de la pièce, Barrie rajoute une dernière scène, baptisé "An Afterthought". Il y raconte comment Peter Pan revient chercher Wendy des années plus tard, alors que celle-ci a grandi, s'est mariée et est devenue mère. Le cœur brisé d'avoir été "trahi" par Wendy devenue adulte, Peter retrouve le sourire lorsque la fille de son amie, Jane, accepte de venir avec lui au Pays imaginaire. Puis c'est la fille de Jane, Margaret, qui viendra à son tour. Et le roman de conclure : "Et les choses continueront ainsi, aussi longtemps que les enfants seront joyeux, innocents et sans cœur."

par Youna Rivallain
(La Vie - jeudi 17 août 2023)

<https://www.lavie.fr>

Peter Pan, le film

*Wendy et ses frères raffolent des histoires de Peter Pan,
ce jeune garçon qui vole et qui n'a peur de rien. Un soir, alors que leurs parents
sont de sortie, Peter Pan se faufile dans leur chambre à la recherche de son ombre...
C'est alors que commence une grande aventure pour les trois enfants,
direction le Pays Imaginaire ...*

Le film *Peter Pan*
a été réalisé en 1953 par Clyde Geronimi, Hamilton Luske et Wilfred Jackson
pour les studios Walt Disney Pictures.

- À partir de 5 ans -

Wendy n'a plus l'âge d'être une enfant, et son père lui annonce que c'est la dernière nuit qu'elle passe dans la chambre avec ses frères. Il est temps pour elle d'avoir sa propre chambre.

C'est cette même nuit que Peter Pan, celui qui ne veut pas grandir, surgit dans leur chambre. Il décide de les emmener au Pays Imaginaire, après "la deuxième étoile à droite, et tout droit jusqu'au matin", grâce à la poussière de la Fée Clochette...

L'imaginaire de ce film englobe différents univers des jeux enfantins. Les pirates et la carte au trésor, les indiens, les sirènes, les fées... Les enfants sont transportés dans leurs rêves, dans leur imagination, et tout cela en volant jusqu'aux étoiles. Leurs jeux deviennent alors réalité, et cela sans parent pour leur dire quoi faire ou ne pas faire.

En effet, sur l'île du Pays Imaginaire, il n'y a pas de parents, et les seules figures adultes sont les indiens et les pirates, qui tiennent, même partiellement, des rôles de méchants. Alors que les Enfants Perdus et les indiens ont pour habitude de jouer à se capturer, le Grand Chef indien refuse de libérer les enfants. Il pense qu'ils sont responsables de la disparition de sa fille Lili la Tigresse. Les pirates, quant à eux, sont d'effroyables personnages qui ne cherchent qu'à attaquer Peter et les Enfants Perdus.

Dans *Peter Pan*, les spectateurs découvriront le sentiment de jalousie. La Fée Clochette est très jalouse de Wendy, ce qui va orienter ses décisions et mettre en danger Peter Pan. Ils découvriront aussi la manipulation à travers le personnage du Capitaine Crochet. Ces sentiments crus et humains présents dans le film contrebalancent l'univers onirique et innocent des Enfants Perdus. Ils ont toujours vécu seuls et ne savent pas ce qu'est une maman. Ce sont des enfants libres qui ne cessent de se battre et découvrent grâce à Wendy la douceur d'une mère. L'équilibre est donc parfait, entre parenthèse onirique et valeurs morales, comme dans un film Disney digne de ce nom.

.../...

.../...

Bien entendu, les chansons qui rythment le film répondent aux attentes que nous pouvons avoir des films Disney : les airs sont variés, les textes sont poétiques et restent en tête. De plus, le burlesque inspiré des films de Tex Avery tourne en dérision les pirates, et feront rire sans hésiter les enfants.

La question du temps dans ce film est par ailleurs centrale. Les enfants refusent de grandir, et sur cette île le temps est comme suspendu. Ne pas devenir un adulte, c'est certes rester au plus près de ses rêves d'enfant, mais c'est également refuser que le temps passe. Ici, le seul repère du temps est symbolique : un réveil matin avalé par un crocodile. Ce tic tac rôde comme un prédateur qui guette sa proie. Le temps passe inéluctablement, et guette les enfants qui finiront un jour par grandir. La représentation de l'enfance est donc ici comme une parenthèse, un monde hors du temps, avec le souhait que cela dure éternellement. Paradoxalement, ce voyage fera grandir Wendy alors qu'elle ne s'y attendait pas...

Peter Pan est un hymne à la jeunesse, à l'imagination, et au merveilleux. À travers ce personnage d'éternel enfant, le film transporte les spectateurs dans leurs rêves les plus profonds grâce à la poussière de fée, et leur laisse des étoiles pleins les yeux.

. *Dans les coulisses*

Le film des studios Disney est une adaptation de l'œuvre de James Matthew Barrie. Le personnage de Peter Pan apparaît d'abord dans sa pièce de théâtre jouée pour la première fois en 1904, *Le petit oiseau blanc*. Il adapte ensuite lui-même sa pièce en roman, intitulé *Peter et Wendy*, en 1911.

Les personnages de *Peter Pan* ont été dessinés à partir des comédiens qui prêtaient leurs voix pour le film. Ils mimaient les scènes en costumes pour que les animateurs puissent s'en inspirer. C'est d'ailleurs le même acteur qui prête sa voix à M. Darling et au Capitaine Crochet, comme cela avait été le cas pour la pièce de théâtre d'origine.

Walt Disney a lui-même joué le rôle de Peter Pan lorsqu'il était jeune, pour la pièce de son école.

par *Benshi*

(Le meilleur du cinéma pour les enfants, Le Seuil, 2022)

<https://guide.benshi.fr>

Peter Pan, la bande dessinée : une interprétation noire du mythe

Si la plasticité du mythe et les blancs laissés par Barrie permettent à d'autres auteurs d'interpréter, à leur manière, Peter Pan, il est légitime de s'interroger sur la faisabilité d'une telle entreprise. En choisissant de réécrire Peter Pan sous la forme d'une bande-dessinée, Loisel s'attache alors à un genre qui, contrairement au roman, donne la primauté à l'image. Charge à lui de faire ressentir au lecteur une émotion esthétique ne s'imposant pas à contre-courant de l'œuvre originale. Mais un doute me chatouille encore : comment se réapproprier une histoire dont l'ombre de l'auteur est si prégnante et les personnages si forts que Peter Pan fait désormais partie de l'inconscient collectif ?

Régis Loisel choisit alors de livrer ce qui n'a pas été dit par Barrie, ou juste esquissé, imaginant la genèse de Peter Pan. Il part d'un ressenti, que j'ai moi-même éprouvé, à savoir que Peter Pan serait un enfant triste.

Cette tristesse du personnage entre en résonance avec le caractère fataliste du titre anglais, *The child who wouldn't grow up*, soit l'enfant qui ne grandirait pas, et non l'enfant qui ne voulait pas grandir. Il semble alors que tous les enfants grandissent sauf un, malgré lui. Mais pourquoi est-il si triste ?! La traduction française du titre anglais témoigne d'une double interprétation posant la question du libre arbitre de Peter : jusqu'où Peter décide-t-il de ne pas grandir ? Chez Barrie, comme chez Loisel, Peter exprime son refus de grandir, et Loisel va exacerber les raisons de ce refus, va tenter d'expliquer pourquoi Peter Pan est une "tragédie". Chercherait-il alors à l'excuser ? L'on ne peut s'empêcher de sentir, en effet, une certaine

.../...

.../...

compassion de la part de Loisel envers Peter. Peut-être est-ce dû au syndrome de Peter Pan, développé par Dan Kiley, et dont Loisel a peut-être souffert. L'évocation de ce syndrome se situe là aussi dans cet entre-deux : entre refus de grandir, et impossibilité de grandir.

Barrie a écrit Peter Pan à destination des enfants qu'il adulte tant. Son premier objectif était alors de les faire rêver. Néanmoins, l'œuvre comporte certaines zones d'ombre et à y regarder de plus près, l'histoire n'apparaît plus si édénique. C'est ce côté sombre du mythe que Loisel a décidé de reprendre. Destinée cette fois aux adultes, le Peter Pan de Loisel est beaucoup plus noir, lugubre et dénonciateur, si ce n'est accusateur. Sans doute ne fait-il que mettre en exergue ce que Barrie avait déjà esquissé, insistant davantage sur l'ambivalence de Peter "sans cœur", dont la relation à la mort et à la mère sont des éléments clés de l'œuvre, la sous-tendant tout le long durant, sous des airs d'aventures pleines d'allégresse.

. Un style agressif et percutant

Pour se démarquer de Barrie, et de Disney, Loisel adopte un style vif, saccadé, caricatural par le choix des couleurs et la représentation des personnages. En effet, la Clochette de Loisel est tout en rondeurs, incarnant un certain idéal féminin : Clochette c'est la passionnée. Rose, quant à elle, est plus terne, mère de famille, c'est la raisonnée. Le clivage entre ces deux opposés de caractère est caricaturé par leur représentation physique. Également, si Peter reste un personnage à qui l'on ne peut imputer d'âge véritable, il n'est plus le personnage aux traits lisses de Disney. Il est miséreux, misérable, très proche de Gavroche.

Quant au monde des adultes, Londres, ce n'est qu'alcoolisme, violence, voyeurisme, humiliation et pornographie. Même Kundal, père spirituel de Peter, n'intervient pas pendant l'humiliation du tome 1, page 21. Les illustrations rendent compte de cette noirceur si prégnante. Les adultes sont représentés sous des traits grossiers et lourds : nez imposants, sourires machiavéliques, expressions malveillantes.

La représentation de la mère est incomparable à ce niveau là. Elle est violente, enragée, alcoolique. Elle est l'antagonisme de la mère aimante, que la vignette ci-dessous exemplifie remarquablement : les plis froncés, les yeux exorbités, les traits grossiers, lourds, massifs, elle n'est que fureur et frénésie, impression renforcée par les couleurs, oscillant entre différentes teintes de rouge, couleur du feu, couleur du sang.

Parce qu'elle est tout sauf une mère, Peter va chercher sans relâche une femme capable d'incarner la mère bonne. Comme c'était le cas chez Barrie, Peter ne voit dans la figure féminine qu'une mère potentielle alors même que Wendy et Rose, à l'instar de Clochette et Lys Tigré, ressentent des sentiments d'un autre ordre pour Peter, qu'il ne saurait soupçonner. En représentant une Clochette tout en rondeurs, arborant des bas aux couleurs de la guêpe, Loisel met l'accent sur la féminité de ce personnage, une féminité qui est ici le symbole de la passion : parce que son amour pour Peter est passionnel, elle n'hésite pas à tuer Rose, à éliminer ses rivales, par excès de jalousie. Mais Peter ne comprend pas. Son caractère asexué est d'autant plus pressant qu'il est entouré, sur l'île, par la tentation féminine (incarnée par la représentation de sirènes, par exemple), à laquelle il ne peut céder puisqu'il y est totalement imperméable.

En ce qui concerne sa palette, Loisel utilise très peu de couleurs. Et là aussi les contrastes sont très virulents. Si celles dont se sert Loisel pour représenter Londres sont sinistres, ténébreuses et obscures, elles jurent fortement avec les couleurs de l'île beaucoup plus lumineuses et accueillantes. Faut-il alors y voir une critique exacerbée de la réalité, du monde adulte, face à une idéalisation de l'imaginaire enfantin ?

Mais la principale difficulté à laquelle doit faire face Loisel est de cerner Peter, avant qu'il ne devienne Peter Pan. Car Peter est un être en devenir, contrairement à Peter Pan, qui, par essence, est un être qui a arrêté de grandir et qui est donc figé dans le temps. C'est pourquoi l'on passe notamment d'un Peter masculin, à un Peter Pan de plus en plus androgyne, qui ignore qui il est vraiment : "Je suis deux ! Je suis Lui ! Je suis Moi !" [1].

Loisel adopte donc un style criard, amer, abrupt, haineux, virulent, et impitoyable, qui lui permet tant de se dissocier de l'œuvre de Barrie que de rendre le mythe encore plus poignant et vivant.

.../...

.../...

. *Une cruauté exacerbée par omniprésence de la mort*

La mort surplombe toute l'œuvre de Loisel : mort des deux parents du Capitaine, mort incarnée par l'Opikanoba dont elle semble être la seule issue, la peur de mourir incarnée par le Capitaine qui est effrayé par la vue de son propre sang, la mort symbolique de Peter – qui après avoir subi maintes violences (viol, humiliation, mère dépravée qui le bat) renonce à sa seule identité pour devenir Peter Pan qui par son nom même évoque la mort (le dieu Pan étant le seul à être mort, abandonné par sa mère), morts de plusieurs femmes aux mœurs légères – victimes de Jack l'éventreur – mort de Kundal, mort de Rose, et mort métaphorique de Picou qui ne sera plus jamais l'enfant qu'il était.

La scène de l'Opikanoba est une des plus virulentes et abjectes de la série : Peter hallucine ses peurs, hallucine sa mère entrain de l'accoucher et de lui arracher son sexe puis de le recracher, ce qui signe la mort de son intimité, de sa virilité, de sa sexualité, de toute procréation et donc de tout futur. Cet événement le stérilise définitivement à tous les niveaux. Il devient ce personnage asexué, androgyne décrit par Barrie. Les vues en contre-plongée, la dentition cauchemardesque de cette mère cannibale, le contraste rouge-noir entre Peter et sa mère accentue l'effroyable monstruosité de la scène. Cette peur de la castration a été développée par Christophe Bormans, expliquant que si Peter ne veut pas grandir, ce n'est non pas parce qu'il redoute la mort (contrairement à Crochet), mais bien par peur d'un temps castrateur.

. *Peter Pan est-il Jack l'éventreur ?*

Loisel confie que le seul élément qu'il ait trouvé intéressant dans le roman de Barrie, suite au visionnage du long métrage de Disney, est le fait que Peter puisse tuer. Il confesse d'ailleurs, en parlant de ce dernier : "Je le vois même comme un psychopathe"[2]. De l'enfant triste qu'il entrevoit entre les lignes de Barrie, il n'y a finalement qu'un pas à franchir pour devenir un enfant haineux, dangereux ; pour devenir Jack l'éventreur. Néanmoins, ce pas, le franchit-il ? Toute la subtilité de Loisel réside à laisser planer le doute. Tout au long de ses six tomes, il ne fait que suggérer un potentiel lien entre Peter et Jack l'éventreur ; lien qui est effleuré par Barrie.

Si Peter refuse de grandir chez Loisel, c'est à cause de ses souffrances, et non d'une immaturité comme c'est davantage le cas chez Barrie. Il a connu les pires traumatismes, et s'il déteste sa mère, cette mère qui n'en est pas réellement une, Peter désire également être aimé d'elle, ce qu'elle n'éprouve pas une fois, bien au contraire. Et c'est cette impossibilité qui semble être l'élément déclencheur des actes meurtriers qui vont suivre.

Le premier meurtre est d'ailleurs celui de sa mère, signalé par Loisel en 1888, date à laquelle les meurtres de Jack l'éventreur auraient commencé. Le lecteur assiste à la scène par les cris que pousse la mère, mais il est mis à la porte, cherchant à tout prix à résoudre l'énigme : Peter a-t-il tué sa mère ? Ou est-ce le dénommé Jack, son amant ? Dans le tome suivant " Mains rouges ", Pan décède suite à l'intervention de Peter qui ne s'est pas lavé les mains. Si Peter a les mains rouges, cela signifie-t-il qu'il a tué sa mère ? Il tuerait alors Pan, parce qu'il a déjà du sang sur les mains.

L'amalgame entre les personnages de Jack et Peter est renforcé par le fait que tous deux se baladent avec leur trousse de médecin, qui rappelle indubitablement Jack l'éventreur que l'on a soupçonné être médecin, à la vue de ses meurtres. L'un des deux personnages, Jack ou Peter, commet les meurtres de Jack l'éventreur (dès le tome 4, l'une des victimes porte le nom de la première prostituée assassinée par Jack l'éventreur) et tous les deux sont des suspects idéals : ils sont toujours là au moment des meurtres et possèdent chacun des caractéristiques compromettantes, l'un son prénom, et l'autre son histoire.

Pour accentuer la confusion entre ces deux personnages, Loisel a également joué sur les quatrièmes de couverture des tomes 2-4 et 3-5 qui se répondent mettant en scène dans les mêmes positions Jack et Peter Pan. Si c'est Jack que l'on voit après le meurtre de la mère de Peter (Tome 3), c'est l'ombre de Peter que l'on distingue après l'assassinat de la prostituée Mary Ann Nichols (Tome 4). Qui des deux est alors Jack l'éventreur ? Les deux sont-ils des tueurs ?

.../...

.../...

Peter Pan en Jack l'éventreur, l'hypothèse est judicieuse et séduisante. On ne sait pas exactement quand ont commencé et quand ont cessé les meurtres de Jack l'éventreur. Ce flou temporel rappelle incontestablement celui qui règne à Never Land. D'ailleurs, après le premier meurtre, aucune indication n'est donnée au lecteur quant à la temporalité. Le lecteur ignore à quel moment Peter revient à Londres. Et la note de fin laissée par Loisel " Peter... mon pauvre garçon..."[3] laisse entrevoir à la fois la potentielle culpabilité de Peter, mais aussi l'idée que rien n'est encore fini.

Enfin, si les meurtres ne commencent qu'au tome 3 de la série, le Jack l'éventreur qui sommeillerait en Peter est évoqué dans les deux premiers tomes par les deux vignettes ci-dessous, révélant un Peter à double tranchant, le visage à moitié dans la lumière, à moitié dans l'obscurité.

. *Peter Pan adressé aux adultes*

"La genèse de Peter Pan, c'est donc la rencontre de l'enfance et du deuil "[4]. Si cette phrase, à l'origine, ne parle nullement de l'œuvre de Loisel mais de ce qui a précédé celle de Barrie, elle semble néanmoins appropriée pour sous-tendre mon propos. Dans ses six tomes, Loisel confronte Peter au deuil, celui de la mère bonne. C'est ce Peter privé d'amour maternel, fantasmant sans cesse à travers les histoires qu'il raconte cette mère aimante qu'il espère tant, qui a donné, selon Loisel, le Peter Pan de Barrie.

Adressé aux adultes, Peter Pan ne fait plus rêver. Ces six tomes sont empreints d'une telle nostalgie, d'une telle violence que le pari de Loisel semble réussi : il s'est bel et bien distingué du Peter Pan de Barrie, adressé (semble-t-il) à la jeunesse, et donc, en apparence, beaucoup moins noir. Cela étant, je retrouve dans ces bandes-dessinées le même fil d'Ariane qui avait guidé mes lectures d'antan : Peter Pan reste un enfant triste, une "tragédie".

par Cracoline

(À la découverte du "chef d'œuvre terrible"- sans date)

[1] Tome 4, *Mains rouges*, page 44

[2] Pissavy-Yvernault Christelle, *Loisel dans l'ombre de Peter Pan*, p.90

[3] Tome 6, *Destins*, p.51

[4] *Peter Pan, une figure mythique*, sous la direction de Monique Chassagnol, p. 127

<https://cracolineetpeterpan.wordpress.com>